

Introduction

Comme vous l'aurez sans doute appris, les concerts et spectacles sont tous annulés ce moment...

Ars Musica a eu l'heureuse idée de maintenir le plus de concerts possible et de les offrir au public sous la forme de captations vidéo.

En soi, enregistrer seul en studio fait partie de la vie d'un musicien.

Mais bizarrement, tourner une vidéo sans public nous fait nous sentir un peu plus seul encore.

Si vous aviez été là, voici à peu près ce que j'aurais eu envie de vous dire avant de vous jouer ce programme entièrement consacré à des œuvres de Luc Ferrari.

Préface

« C'est vers 2002 que mon ami et partenaire musical Vincent Royer me parle de sa rencontre avec Luc.

Oserais-je avouer que je connaissais alors très mal sa musique.

Je suis allé rencontrer Luc dans son atelier à Paris, près de Nation.

Je découvris un homme d'une douceur et d'une affabilité troublante.

Il était là, disponible à la rencontre, prenant le temps d'échanger, d'écouter, de parler.

Disponible. On ne pouvait qu'être frappé par ce charme qui se dégageait de lui, une malice dont il ne se départissait pas.

J'ai d'abord été intrigué.

A l'époque j'étais plutôt versé dans la musique spectrale, ou minimaliste. Ou encore le jazz. En tout cas, des musiques assez « sérieuses ».

Ce que je découvrais comme univers artistique avec Luc me semblait loin de tout ce que je connaissais.

Et puis il a commencé à écrire des pièces pour Vincent et moi.

Il y a eu cette semaine de résidence à Dijon au festival Why Note où nous étions aussi avec David Shea, qui nourrissait pour Luc un réel sentiment de filiation musicale.

Des moments très forts qui ont soudé quelque chose presque à notre insu.

Nous avons du doubler le concert tant il y avait du monde.

Et puis sont venues d'autres pièces de Luc, l'enregistrement d'un cd (pour Sub Rosa), à la radio de Brême (juste avant sa démolition) et à la muse en circuit à Paris. Là il y avait aussi la caméra de Dominique Lohlé (disparu en 2018) et Guy-Marc Hinant. En est sorti un film : Luc Ferrari facing his tautology: two days before the end.

1 mois après le tournage, c'est Luc qui nous quittait, en Italie. Le pays de ses ancêtres.

Après nous avons encore enregistré à la Chaux-de-Fonds un trio avec Vincent Royer et Claude Berset, un vinyle sorti chez Sub Rosa.

Et puis le temps a passé.

15 ans.

Et aujourd'hui seulement, je m'aperçois de l'héritage que m'a laissé Luc.

Je pourrais évidemment parler de l'héritage qu'il a laissé au monde de la musique, mais d'autres s'en chargent très bien.

Notamment sa magnifique épouse, Brunhilde, qui a monté entre autres l'association

Presque Rien.

Il y a aussi ce beau documentaire de Jacqueline Gaux.

Mais je ne pourrais parler le mieux que de la trace qu'il a laissée dans ma petite vie à moi.

Pendant tout un temps, j'ai vraiment cru que tout était dans le langage, l'harmonie (mon intérêt pour les spectraux), la forme, l'écriture en elle-même.

Avec Luc je me suis aperçu que le charme de sa musique et de son œuvre résidait en autre chose d'impalpable, qui résiste à l'analyse. Qui ne se trouve pas noir sur blanc dans ses partitions. Une manière aussi de ne pas prendre au sérieux ce qu'il faisait. En tout cas d'en avoir l'air. Cette nuance fait sans doute toute la différence d'ailleurs. Je m'aperçois qu'à trop vouloir réaliser « de grandes choses », on se fait prendre au piège de nos propres fantasmes de grandeur. Créer en décrétant d'avance que tout cela n'est qu'une plaisanterie permet parfois de voir surgir une profondeur et une vérité intérieure d'autant plus troublantes qu'elles surviennent comme par surprise dans quelque chose annoncé comme une sorte de farce.

C'est son attitude face à la vie, à la création qui m'a frappé. Il a précisément amené la vie, dans tout son aspect intime, au cœur de sa musique.

En promenant son micro comme un véritable documentariste, il a été bien plus qu'un musicien. Réalisant d'ailleurs de nombreux Hörspiel (dramatiques radio), dans lesquels musique et parole s'entre-croisent. Réalisant aussi des films sur Messiaen, Varèse, Cecil Taylor...

Même dans sa démarche vis-à-vis de la musique concrète, il a choisi la voix de l'émotion et de l'intime, amenant le quotidien et le trivial sur les scènes de concert.

En définitive je m'aperçois qu'il reste insaisissable. Il aimait cela aussi, brouiller les pistes, et j'ai du mal à en parler de manière claire.

Je parlais d'héritage, et ce qui me vient à l'esprit c'est la spontanéité qu'il avait dans ce qu'il créait. Il semblait libre. Libre d'aller ailleurs. D'inventer des choses, comme seuls les enfants savent le faire, sans s'inquiéter de ne pas suivre le courant des tendances, l'air du temps.

Sa musique s'inscrit dans quelque chose de plus large que la musique. Elle est la musique d'un film invisible qui raconte une histoire du monde telle qu'il l'a vécue.

Et c'est une joie d'avoir pu en partager un petit bout avec lui, et une peine de ne plus le voir sourire que dans notre mémoire. Il nous manque.

C'est pour lui que je joue ce récital que voici. »

Jean-Philippe Collard-Neven